Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 28

Artikel: Une femme en loterie : [suite]
Autor: Desprez, Adrien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189334

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

près de nous, l'étable vide bâillait de ses portes ouvertes. Seuls, quelques pourceaux se vautraient avec délices dans la boue, en poussant de petits grognements de satisfaction.

Tout à coup l'aînée des deux sœurs (nous étions trois personnes) jeta un cri d'effroi : Gabrielle, viens ici! Viens, te dis-je! Nous sommes perdues! Le taureau!

En disant ces mots, la pauvre éplorée montrait du doigt le farouche animal émergeant derrière le chalet, et nous regardant de ses gros yeux ronds, de ses beaux yeux de ruminants dans lesquels on croit voir les traces d'une intelligence disparue. Il nous examinait curieusement. Faisant mouvoir tranquillement sa mâchoire inférieure, il avait l'air de penser : Tiens! des gens que je ne connais pas!

— Gabrielle! criait la sœur, fuyons. Oh! monsieur, quelle journée!

— Mesdames, vous n'avez rien à craindre, leur dis-je. Ce n'est qu'un pauvre diable de bœuf qui ne pense pas à mal. Voyez son air calme et pacifique. C'est un bœuf!

— C'est un taureau, monsieur, un taureau! glapit la pauvre femme.

— Je vous certifie, mademoiselle, que c'est un bœuf.

— Je vous jure, monsieur, que c'est un taureau! Allez-vous nous abandonner là sans secours? Vous êtes vraiment d'une légèreté inconcevable. Vous laissez Gabrielle à la merci de ce monstre sans lever un doigt pour la sauver!

— Mademoiselle, repris-je encore d'une voix ferme, je vous déclare que ce bœuf n'est pas dangereux et que votre émoi est hors de saison.

— Ah! vous m'exaspérez, à la fin, avec votre bœuf! Si le taureau vient ici, je vous rends responsable, monsieur, vous m'entendez.

Il n'y avait plus à hésiter. Je ne pouvais insister et controverser sur un pareil sujet. Restez tranquille, dis-je à ces dames, je vais chasser l'animal.

Alors ce fut pis. — Quelle imprudence! Quelle bêtise! Je commence à croire, monsieur, que vous êtes complètement fou. Vous exposer ainsi, c'est absurde!

Oh! monsieur, disait Gabrielle, je vous en prie, fuyez! Je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour nous. Non! je ne le veux pas!

L'émotion donnait à sa voix un timbre métallique qui me pénétrait. Ma position était ridicule. Passer pour un toréador en chassant un bœuf; passer pour faire un acte de courage, quand le plus petit garçon, armé du plus petit caillou, en aurait fait autant..., c'était absurde! Et pourtant je ne pouvais pas entrer dans une discussion avec une personne aussi opiniâtre que Mlle Sidy, l'aînée. Il fallait en finir.

— Je vous jure, mesdames, que je ne m'expose nullement; qu'il n'y a aucun danger à courir. Et je me mis en route profondément ennuyé, tandis qu'une voix prophétique laissait tomber ces mots : L'insensé! L'insensé!

J'approchai lentement, les mains dans les poches, du pacifique animal. Il fit une révérence comme pour saluer ou pour dire : Je ferais peut-être bien de me retirer. Ces dames crurent naturellement à un commencement d'attaque et poussèrent des clameurs qui remplirent l'espace. J'avançais toujours et mon bœuf ne bougeait pas. Probablement qu'il me trouvait une bonne physionomie. Je le grattai délicatement entre les cornes, tandis que Mlle Sidy criait :

— Monsieur, la témérité est souvent punie! Ce n'est plus une imprudence, c'est un suicide! Un véritable suicide! Vous avez des parents, monsieur! Oh! qu'elle m'ennuyait, la sœur de Mlle Gabrielle.

J'expliquai paisiblement à mon bœuf, dans le creux de l'oreille, ce qui se passait, à savoir qu'on le prenait pour un taureau. Que ce n'était point ma faute s'il ne l'était pas et encore moins la sienne, mais qu'il me rendrait service en allant jouer plus loin avec ses amis. Il était de bonne composition et il partit.

Je gravis alors le monticule sur lequel ces deux demoiselles s'étaient juchées. Rendues muettes par tant d'héroïsme, les bras levés au ciel, les yeux en extase, elles me regardaient venir. Quel imprudent! pensaient-elles, mais quel homme! Figurez-vous ce gaillard sur un champ de bataille! Quel calme devant le danger! Quel sang-froid devant l'ennemi! Quant à moi, jamais je ne m'étais senti aussi modeste, et jamais je n'avais aussi bien compris :

Qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

HERMANN CHAPPUIS.

UNE FEMME EN LOTERIE

V

Le cours du repas fut animé par des saillies et des railleries de ce genre. Les domestiques de sir Adams, qui mangeaient avec lui, craignaient à chaque instant de le voir s'emporter et entrer dans une de ces colères terribles qui les faisaient tous trembler. Son humeur débonnaire les étonnait. Il n'avait plus cette brusque raideur du matin, et un sentiment tout autre se peignait sur sa figure. On eût dit un bouledogue taquiné par un enfant et qui souffre ses taquineries parce qu'il a la conscience de sa force, et qu'il sent que d'un coup de sa patte il peut l'écraser.

— Il n'est si bons amis qui ne se quittent, fit Miss Addah en se levant de table, et à plus forte raison ceux qui ne le sont pas, ajouta-t-elle, incapable, comme toutes les femmes, de retenir une épigramme sur ses lèvres. Je vous remercie de votre hospitalité, quoiqu'elle ne soit pas entièrement volontaire, et je vous souhaite le bonsoir.

Elle entra dans sa chambre, abaissa le rideau, tira une malle devant la porte et la maison rentra dans le silence.

Le lendemain matin, lorsqu'il mit le pied dans la cour, sir Adams se trouva en présence d'un spectacle inaccoutumé : tous ses domestiques étaient occupés à transporter des planches, à changer les objets de place, obéissant à Miss Addah qui commandait avec la précision et l'autorité d'un général en chef.

— Mais que faites-vous là? hurla sir Adams, en courant vers elle et en la saisissant par le bras.

— Je range, je mets un peu d'ordre ici, répondit-elle sans se troubler.

— Et qui vous en a prié? exclama sir Adams avec ce ton de brusquerie sauvage que deux années de solitude lui avaient donnée.

— Personne; mais c'est moi qui le veux. J'aime la symétrie et la propreté. Cela ne vous fait-il pas mal aux

yeux de voir cette cour plus sale et plus négligée qu'une écurie ?

Et sans se préoccuper de ses paroles, elle continua son œuvre, qui pouvait passer pour un des douze travaux d'Hercule. Elle faisait ranger dans un coin tous les objets propres au labourage, elle confinait les cochons, les poules, les canards dans une enceinte spéciale ; elle creusait un petit lit de cailloux, afin de permettre à l'eau de s'écouler dans le chemin. Sir Adams regardait tout cela en haussant les épaules ; il allait, il venait, faisant semblant de rester indifférent à ce qui se passait autour de lui, mais en réalité il n'en perdait pas un détail, malgré son affectation à rester spectateur désintéressé.

Quand Miss Addah rencontrait un objet dont elle ignorait la destination :

— Qu'est-ce cela ? lui criait-elle.

— Que vous importe ? répondait-il avec le grognement d'un bouledogue qui voudrait mordre, mais qui n'ose pas.

Il faisait quelques pas, puis, sans se retourner, il répondait à sa question ; celle-ci laissait voir sur ses lèvres le sourire de satisfaction d'une femme qui vient de remporter une victoire, puis elle continuait sa besogne.

Au milieu du jour, la transformation n'était pas complète, mais la cour avait déjà changé d'aspect au point d'être méconnaissable.

— Vous devriez doubler les gages de vos ouvriers, lui dit-elle en le conduisant dans la salle à manger où le repas était servi.

Là aussi une surprise l'attendait. Une nappe blanche recouvrait la table, ornée de deux gobelets et de deux couverts d'argent, de boîtes de conserves et de diverses friandises qui rappelaient le monde civilisé.

— Ce sont mes économies de la route, dit-elle en lui en faisant les honneurs. Je n'ai pas voulu me mettre en voyage sans provisions, et j'ai pensé que si j'étais prise par les Peaux-Rouges, ils aimeraient mieux manger ces sardines et ce bœuf à la mode que ma personne. Tenez, goûtez ce homard, c'est une primeur culinaire. C'est un de mes amis qui a inventé et la sauce et la machine pour le préparer. Elle est très ingénieuse, cette machine : elle prend le homard vivant, elle le fait cuire, elle le dépèce, elle l'accommode, elle le met en boîte, et elle l'expédie aux sauvages comme vous dénués de toutes ressources gastronomiques.

Sir Adams était étourdi par ce babil continuel, par cette gaieté sans cesse renaissante, par cette verve qui ne connaissait pas de repos. Il regardait ce qui se passait autour de lui comme s'il eût été dans un rêve, paralysé à ce point que, lors même que l'envie lui venait de s'opposer à une chose, il n'en sentait pas la force. Miss Addah allait, venait, taillait, tranchait à sa guise et à son caprice ; elle mettait à droite ce qui était à gauche, dedans ce qui était dehors, sans qu'aucune volonté vint s'opposer à ses actes. Et pour apaiser les grognements de celui que tout bas elle appelait son ours, et qui toute la journée suivait ses pas avec la fidélité d'un animal domestique, elle lui répétait cette phrase par laquelle les femmes savent faire sentir leur mérite et leur importance :

— Vous êtes trop heureux qu'une femme veuille bien se mêler de vos affaires. Que seriez-vous devenu sans elle ?

Et lui, il dégustait avec délices des sensations aussi nouvelles ; il lui semblait étrange de voir un autre agir, vouloir, se décider à sa place, sans que son caractère, naguère si despotique, y fit aucune opposition.

A suivre.

Lè solâ robâ.

On roudeu qu'étâi onco prâo bin revou, mâ que n'avâi què dâi charguès, avâi einviâ d'on pâ dè solâ ; mâ n'avâi rein po lè pâyi, et se l'arâi étâ molési po cauquon d'autro d'ein eimpliétâ po rein, lo pandoure n'étâi pas eimprontâ po sè teri d'afférè.

Ye s'ein va don tsi on cordagni et quand l'a prâo z'u essiyì dè clliâo solâ et que l'ein eut trovâ qu'allâvont à sè pì, fasâi état dè sè promenâ dein la boutequa po vairè soi-disant se l'allâvont bin, et coumeint sè trovâvè à n'on momeint su lo pas dè porta, on gaillâ que sè trovâvè que dévant, lâi fot onna motchà et sè sauvè âo triple galop. Lo lulu qu'avâi essiyì lè solâ, fâ seimbliant d'étrè tot ébaubi et tracè aprés l'autro ein lâi crieint : Eh ! chenapan ! se t'accrotso, tè ronto l'étsena ! Adon lè dzeins que passâvont s'arrêtont po vairè traci clliâo dou cocardiers, et lo cacapèdze qu'étâi saillâi que dévant po cein vairè assebin, risâi qu'on bossu, et fasâi : l'a bintout accrotsi ! l'a dâi solâ nâovo ; mâ ni l'hommo, ni lé solâ ne sont revenus, kâ cllia motchà n'étâi que 'na feinta po férè traci frou dè la boutequa lo larro dè solâ, et lo pourro tire-legnu a du sè conteintâ po payèmeint, dâi vîlhiès charguès dâo pandoure, que n'ont étâ bounès què po lè z'ècovirès.

Choses et autres.

L'abeille-baromètre. — Il résulte d'observations répétées que les abeilles prédisent d'une façon absolument certaine l'approche des orages. Les abeilles les plus inoffensives en temps ordinaire deviennent tellement irritables avant un orage qu'elles attaquent tous ceux qui approchent de leurs ruches.

* * *

Secours à donner en cas d'asphyxie par immersion. — En Angleterre, on répand partout, lorsque vient la saison des bains, les instructions sur ce qu'on doit faire pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées par immersion.

En premier lieu, on mettra le noyé sur le ventre après l'avoir déshabillé, puis on placera sous l'estomac et la poitrine un rouleau de vêtements et on repliera un des bras sous le front pour éloigner la bouche du sol. On pèse ensuite à plusieurs reprises sur le dos, afin de faire rejeter par la bouche l'eau qui pourrait se trouver dans l'estomac et les poumons. Le sujet est alors placé sur le dos, les épaules reposant sur le même rouleau de vêtements, la tête fléchissant en arrière et les mains croisées sur la tête. On se place ensuite à cheval sur les jambes, les genoux à la hauteur des hanches et on presse vigoureusement la poitrine des deux côtés à la fois ; des pressions seront faites sur le ventre et la poitrine en appuyant jusqu'à la bouche. Il faut régulièrement recommencer et s'interrompre huit à dix fois par minute afin d'obtenir à peu près la fonction de la respiration. On arrive ainsi à expulser l'air vicié et à faire pénétrer de l'air frais dans les poumons. Ces soins sont nécessaires pendant longtemps. Il arrive que la respiration étant rétablie, mais rare, on doit par intervalle continuer à l'aider.